

Ethique Existentielle¹

1962

Ethique Existentielle

Si un homme refuse d'aimer tout de cette terre, il démontrera son rejet et cela finalement l'amènera au suicide.

Si un homme vit, cela signifie, quoi qu'il dise, qu'il y a en lui une adhésion à l'existence.

Sa vie sera à la mesure de son adhésion.

Sa vie se justifiera à la mesure de cette adhésion.

Sa vie se justifiera tant qu'il justifiera authentiquement le monde.

Pour un être qui remet en question son être, il y a une seule possibilité : devoir être. Un être qui se met à distance de lui-même et qui a pour être son être. L'homme est cet être dont l'être est le non-être.

L'homme essaie en vain d'effectuer la synthèse du pour-soi et de l'en-soi, il essaie en vain de concilier son être avec son non-être.

Sans échec il n'y a pas de morale. La notion de devoir être n'a pas de sens pour Dieu ni pour celui qui est en accord parfait avec lui-même. Il est impossible de proposer une morale à l'homme si on le définit comme naturel ou comme ce qui est donné.

La conscience morale subsiste dans la mesure où il y a désaccord entre la nature et la moralité.

La conscience morale disparaît si la loi de la morale se transforme en loi de la nature.

L'homme est un être qui se "fait carence d'être" (*note du traducteur : l'être humain est un être incomplet qui doit se compléter pour être*) afin qu'il ait un être. C'est-à-dire, sa passion ne lui est pas infligée depuis l'extérieur, au contraire c'est lui qui la choisit ; elle est son être même. La passion consentie par l'homme ne trouve pas de justification extérieure.

L'existant s'affirme comme pure intériorité, comme conscience, face aux choses.

L'existant est souverain dans le monde des choses, il n'est pas déterminé par le monde des choses et sa souveraineté est partagée avec ses semblables. C'est un objet pour les autres. C'est l'individu dans la collectivité.

"L'homme est un être dont l'être est le non-être". Cette subjectivité qui seulement se réalise comme présence dans le monde, cette liberté engagée, cette manifestation du pour-soi est immédiatement donnée par l'autre.

Les hommes reconnaissent la fin suprême à laquelle ils subordonnent leur action. Jusqu'à ce jour la morale a proposé soit une extériorité pure soit une intériorité pure en essayant de supprimer l'ambiguïté.

Hegel a proposé de ne refuser aucun des deux aspects en les conciliant. Selon lui, l'instant est conservé au cours du temps, la nature s'affirme face à l'esprit qui la nie en s'affirmant, l'individu se retrouve dans la collectivité et la mort se réalise par la mutation au cours de la vie de l'humanité.

Kierkegaard s'est opposé à Hegel soulignant l'irréductibilité de l'ambiguïté.

Le que-faire de la vie est d'élever l'édifice de la mort. Cette ambiguïté est subie par l'animal et pensée par l'homme. Pour réaliser sa vérité l'homme ne doit pas essayer de dissiper l'ambiguïté de son être mais, au contraire, accepter de la réaliser. Il parvient à nouveau à se retrouver seulement dans la mesure où il consent à se maintenir à distance de lui-même. Ainsi la synthèse n'est pas conciliable comme chez Hegel mais reste ambiguë. C'est l'accord du désaccord, mais ce n'est pas l'accord avec le désaccord.

L'existence s'affirme comme un absolu qui doit chercher en lui-même sa justification et non pas se supprimer.

L'homme se fait carence mais, il peut nier la carence en tant que carence et s'affirmer comme une existence positive. Par conséquent, il assume l'échec.

On ne doit reconnaître aucun absolu extérieur à l'homme. Lorsqu'un homme met dans un ciel l'idéal cette impossible synthèse du pour-soi et de l'en-soi qu'il nomme Dieu, il aspire à ce que le regard de cet être change son existence en être. Mais, s'il accepte de ne pas être afin d'exister authentiquement, il abandonnera cette objectivité inhumaine, il comprendra qu'il ne s'agit pas d'avoir raison aux yeux de Dieu mais, d'avoir raison face à ses propres yeux.

C'est l'existence humaine qui fait surgir dans le monde les valeurs selon lesquelles seront jugées les actions entreprises. Premièrement, ceci se situe au-delà de tout pessimisme ou optimisme, parce que sa

¹ Traduction française : François Giorgi. Corrections : Véronique De Pons. Décembre 2017.

source originelle est une pure contingence. Pour l'existence, tant la raison d'exister que celle de ne pas exister sont valables.

Le fait d'exister ne peut être estimé, alors, c'est à partir de ce fait que tout principe d'estimation doit se définir. Le fait d'exister ne peut être comparé à rien, alors, hors du fait d'exister, il n'y a donc rien qui soit susceptible de servir en terme de comparaison.

Il s'agit de savoir si on veut vivre et dans quelles conditions.

Le Contenu objectif de l'acte moral

Le fait d'être un sujet est un fait universel et le cogito cartésien exprime à la fois l'expérience la plus singulière et la vérité la plus absolue.

La source de toutes les valeurs réside dans la liberté humaine. Cependant, on prend pour point de départ le principe selon lequel, l'existence du droit et du devoir et l'essence du sujet pensant et agissant sont absolument identiques.

La source des valeurs n'est pas l'homme universel et impersonnel mais vient de la pluralité des hommes concrets, singuliers, se projetant vers leurs propres fins à partir de situations, dont la particularité est aussi radicale, aussi irréductible que la subjectivité elle-même. Originellement séparées. Comment les hommes pourront-ils les unir ?

Il n'y a de morale que lorsqu'il y a des problèmes à résoudre.

La séparation entre les hommes est. Et les morales qui ont oublié cela ne sont pas valables.

Le dessein originel de l'homme est ambigu : il veut être et, dans la mesure où cela coïncide avec sa volonté, il sombre ; tous les projets à travers lesquels s'actualise ce vouloir être sont condamnés et, les fins circonscrites par ce projet demeurent comme des mirages.

Mais l'homme se veut aussi comme découverte de l'être.

La liberté est la source d'où surgissent toutes les significations et toutes les valeurs.

Se vouloir moral et se vouloir libre est une seule et identique décision.

Se vouloir libre, c'est effectuer la transition de la nature vers la moralité.

Jamais mon projet n'était fondé. Il se fonde.

La volonté se développe à travers le temps ; c'est au cours du temps que la fin est entrevue et la liberté se confirme. Ceci suppose qu'elle se réalise comme unité à travers la participation du temps.

L'existence ne pourrait se fonder si elle ne s'abîmait pas à chaque instant dans le néant.

L'enfant ne peut se formuler aucune interrogation morale, car il ne peut se reconnaître dans le passé ni se prévoir dans l'avenir et, c'est seulement lorsque les moments de sa vie commencent à s'organiser comme conduite qu'il peut décider et choisir.

Aujourd'hui je ne pourrais aimer authentiquement une fin sans l'aimer à travers toute mon existence, comme futur de ce moment présent, comme passé dépassé pour les jours à venir, aimer signifie se compromettre à persévérer dans ma volonté.

Le créateur s'appuie sur des créations antérieures pour créer la possibilité de créations nouvelles.

Lorsqu'un effort succombe, se faire la déclaration avec amertume que l'on a perdu du temps en gaspillant toutes les forces : cet échec condamne ces parties de nous-mêmes que nous avons compromises dans cet effort. Les stoïciens, dans le but d'échapper à ce dilemme, prêchèrent l'indifférence.

Ma liberté ne doit pas essayer d'appréhender l'être mais de le révéler. La transition de l'être à l'existence est une révélation. On conquiert l'existence à travers la substance toujours faillible de l'être.

La prison perpétuelle réduit l'existence à sa pure facticité, lui interdisant toute légitimation.

Lorsque l'obstacle est naturel, on le dépasse ou on le rejette mais, lorsque l'obstacle est constitué par une autre liberté humaine qui agit oppressivement, le dépassement ou le rejet de cet obstacle se manifeste comme rébellion. On ne se rebelle pas contre l'ordre naturel mais contre l'ordre humain.

Par l'en-soi on parvient à la signification et, à travers lui, au pour-soi qui projette. Le pour-soi porte en son cœur le néant. Le projet anéantit.

La prison est niée en tant que telle lorsque le prisonnier s'enfuit.

Il y a des situations limites où le retour au positif est impossible, où le futur est fermé définitivement, alors, la rébellion contre le rejet de la situation imposée ne peut se mener à bien qu'au moyen du suicide.

Ainsi, comme la vie se confond avec le vouloir vivre, la liberté surgit toujours comme mouvement de libération.

Si l'homme veut changer son existence (qu'à lui seul incombe) il est nécessaire que sa spontanéité originelle s'élève à la hauteur d'une liberté morale, celle-ci se concevant elle-même comme une fin à travers la révélation d'un contenu singulier.

Parce qu'il peut y avoir de la "mauvaise volonté", le terme "se vouloir libre" prend tout son sens.

C'est parce qu'il existe de véritables échecs moraux que l'on peut parler de victoire.

S'assumer comme être "qui se fait carence d'être afin d'avoir un être".

Mais le jeu de la mauvaise foi permet que l'on puisse s'arrêter à n'importe quel moment, on peut vaciller en se voulant carence d'être, reculer face à l'existence, où chacun peut s'affirmer faussement comme être,

ou s'affirmer comme rien, on peut seulement réaliser sa liberté comme une indépendance abstraite ou, au contraire, refuser désespérément la distance qui nous sépare de l'être.

Le formel

L'enfant est lancé dans un monde qu'il n'a pas contribué à former. Le monde dans lequel il vit est celui du formel et le propre de l'esprit qui s'en tient au formel est de considérer les valeurs comme des choses définitives.

L'enfant, victime du mirage du pour les-autres croit dans l'être de ses parents. Il croit aussi être et croit dans l'existence d'un bien ou d'un mal comme des choses solides et définitives.

Normalement, l'enfant échappe à l'angoisse de la liberté. L'enfant formel est une caricature d'homme.

L'esclave vit aussi dans un monde formel parce qu'il n'a pas pris conscience de son esclavage. C'est un grand enfant.

Dès qu'une libération surgit comme possible, ne pas exploiter cette possibilité c'est amener à terme une réduction de la liberté, réduction qui implique une mauvaise foi qui, à son tour, est une faute positive.

L'adolescence écroule le monde formel.

On découvre le caractère humain de ce qui nous entoure et on doit choisir, car les "choses" ne s'imposent pas naturellement ni définitivement.

Le choix se fait à chaque instant tout au long de la vie, il se fait sans raison, sans aucune raison préalable. La liberté seulement se donne en présence de la forme de la contingence.

Il incombe à chacun de se faire carence de certaine qualité de l'être. Ce que l'on nomme vitalité, sensibilité et intelligence ne sont pas des qualités déterminées mais une manière de se lancer dans le monde et révéler l'être.

C'est à partir des possibilités physiologiques que chacun arrive au monde mais, parce qu'il exprime notre relation avec le monde, le corps n'est pas un fait brut et ne détermine aucune conduite.

Exister c'est se faire carence d'être, c'est être dans le monde. Ceux qui essaient d'empêcher ce mouvement originel sont les sous-hommes. Le sous-homme qui nie cette passion qu'est la condition de l'homme, maintient sa présence dans un plan de facticité dénudée. Mais le rejet est une façon de vivre et, c'est en ça que réside son échec. La réalisation du sous-homme dans le monde est factice, formel comme une force naturelle, comme une force brute.

La morale est le triomphe de la liberté sur la facticité.

Chez l'homme formel est considéré l'inessentiel face à l'essentiel de la chose ou de la cause.

Le formel existe au moment où la liberté est niée au profit de fins qui se prétendent comme absolues.

L'homme formel n'hésite pas à imposer des crédos, c'est-à-dire, un mouvement intérieur aux moyens de violences extérieures.

Le formel est une des façons d'essayer de réaliser la synthèse impossible du l'en-soi et du pour-soi.

Pour que surgisse un Univers de valeurs révolutionnaires, il est nécessaire qu'un mouvement subjectif les crée dans la révolution et dans l'espoir.

Dans le marxisme, si le sens de l'action est défini par les volontés humaines, ces volontés n'apparaissent pas libres, elles sont le reflet de conditions objectives par lesquelles on définit la situation de la classe du peuple considéré. La subjectivité se réabsorbe dans l'objectivité du monde donné. Tous les actes sont résultants des actions antérieures. Ici, nous devons éclaircir : le sens de la situation ne s'impose pas à la conscience d'un sujet passif, un sujet libre émerge seulement au moyen de la révélation qui opère dans son projet. Pour adhérer au marxisme, il faut faire appel à une source qui lui est étrangère. Le mot "tradition", entre autres, n'a pas de valeur dans la bouche d'un marxiste.

Le marxisme blâme au nom d'un moralisme supérieur de l'histoire. Nous savons que ni le mépris, ni l'estime n'auront une quelconque signification si les actes d'un homme que l'on contemple sont le résultat d'actions mécaniques. Pour admirer ou s'indigner, il faut précisément que les hommes aient conscience de la liberté des autres et de leur propre liberté. Tant aux yeux du marxisme qu'à ceux du christianisme, agir librement c'est renoncer à justifier ses actes.

Comme les marxistes se sentent obligés de ratifier la croyance de la liberté de l'homme, ils essaient de concilier celle-ci avec le déterminisme. C'est pour cela qu'ils admettent la possibilité ontologique d'un choix mais, ça, c'est déjà trahir la cause.

C'est contradictoire de repousser le moment du choix qui est précisément l'instant du passage de la nature à l'esprit, l'instant de la réalisation concrète de l'homme et de la moralité.

Le propre de toute moralité est de considérer la vie humaine comme une partie que l'on peut gagner ou perdre et, d'instruire l'homme par rapport au moyen de la gagner.

Comme présence je me mets face à l'autre.

Pour éviter l'angoisse du choix permanent on peut essayer de s'enfuir à travers l'objet même.

La fuite par-dessus tout est une fuite morale : un choix définitif (comme l'intention) de la non- liberté.

L'angoisse de choisir continuellement essaie d'être entravée par la fugue.

La fugue apparaît comme une non-compromission avec le monde instrument ou aussi comme dépendance du monde instrument. Seule la confrontation et l'assomption du monde instrument sauvent de la fugue. L'instant de passage de l'esprit à la nature : un instant moral.

Le nihilisme c'est le formel amoindri se retournant sur lui-même. Le nihilisme se veut comme néant. Et la présence de ce monde révélé par les autres doit être anéantie.

L'erreur du nihilisme réside en ce qu'il définit l'homme non pas comme l'existence positive d'une carence mais, comme une carence mise dans le cœur de l'existence, alors qu'en vérité, l'existence n'est pas en soi une carence. Cependant, le nihiliste sait qu'il vit et c'est en cela que réside son échec : il rehausse son existence sans parvenir à l'abolir.

La fin absolue et universelle est la liberté même.

Le passionné se fait carence d'être, non pas pour avoir un être mais pour être, et se maintient loin et ne se sent jamais comblé.

Un homme qui cherche l'être loin des hommes le trouve contre eux et, en même temps il se perd lui-même.

Je me positionne face à l'autre comme présence. Si moi, j'étais véritablement tout, il n'y aurait rien avec moi, le monde serait vide, il n'y aurait rien à posséder et, moi-même, je ne serais rien.

A me soustraire du monde, l'autre aussi le fait, étant donné qu'une chose m'est donnée depuis le mouvement qui la démarre de moi.

Vouloir que l'autre ait un être, c'est vouloir qu'existent des hommes par qui et pour qui le monde soit doté de significations humaines ; le monde ne peut se révéler que sur un fond de monde révélé par d'autres hommes : tout (ou un) projet ne se définit qu'en interférence avec d'autres projets ; vouloir qu'il "ait un être", c'est se mettre en communication avec l'autre à travers l'être. Ceci nous sert pour les hommes qui nous ont précédés et pour ceux qui nous succéderont. Seule la liberté d'un autre empêche chacun de nous de nous figer dans l'absurdité de la facticité. Si tout projet émane de la subjectivité, cependant, celui-ci la dépasse.

Il existe aussi une attitude esthétique. Tout homme a quelque chose à voir avec les autres hommes. Le monde avec lequel il se compromet est un monde humain, où chaque objet a été pénétré de significations humaines. L'esthète dit : aucune solution n'est ni meilleure ni pire qu'une autre. C'est un pur regard, un spectateur hors de l'histoire.

Il sent aussi la conscience de l'échec. Le présent lui apparaît comme un futur passé. Dès lors que l'on permet que le passé reste une pure facticité, la conscience de l'échec surgit.

Ainsi, les hommes formels, les marxistes, les nihilistes, les chrétiens et les esthètes "sont diverses expressions de la fugue morale".

La différence de conduite est une différence rituelle mais, comme signification profonde il y a la fuite morale.

Liberté et Libération

Il s'agit de reprendre comme absolu le même effort que pour la liberté. Ce n'est que récemment que le vocable "travail" acquiert du sens. C'est contradictoire que de vouloir économiser l'existence car, précisément on existe en la gaspillant, par conséquent, la prétention de la technique n'est pas valable.

L'homme ne se révèle pas face aux choses mais face aux hommes.

L'homme n'est un homme que s'il est moral.

On ne supporte pas un tremblement de terre comme on supporte une guerre. Là, de prendre parti est nécessaire.

Les tyrans évitent à l'homme de prendre parti, maquillant les situations par la chose naturelle, la fatalité, la race, la classe, etc.

La cause de la liberté est tant la mienne que celle de l'autre, elle est universelle. Il faut mettre l'opprimé en présence de la liberté pour que ce soit lui qui décide. Là, le vocable "éducation" prend du sens.

On respecte la liberté seulement lorsqu'on se destine à la liberté. N'est-il pas vrai que la liberté de l'autre limite ma liberté, l'existence de l'autre comme liberté définit ma situation et est précisément la condition de ma "liberté". On m'opprime si l'on m'emprisonne et non si l'on m'empêche d'emprisonner mon voisin.

Ni dans le passé, ni dans l'avenir, une chose ou une cause de l'homme ne peut se référer à celui qui crée une raison pour toutes les choses.

L'action

La morale en réclamant le triomphe de la liberté sur la facticité réclame aussi qu'on la supprime.

Qui n'est pas ennemi du tyran est celui de l'opprimé.

Le tyran s'affirme lui-même comme transcendance et considère les autres comme de pures immanences.

De l'ambiguïté humaine, il ne prend dans chaque cas qu'un seul aspect.

Le fascisme et le marxisme utilisent le même principe : la liberté de l'individu s'atteint seulement avec son dépassement.

Les tyrans décident : l'homme valeureux meurt parce qu'il y consent ; celui qui refuse la mort mérite de mourir.

Si le consentement du sacrifice en faveur d'une cause est enseigné aux hommes, ceux-ci sont abolis comme il se doit.

Pour la cause, les tyrans justifient le sacrifice d'une génération pour celle à venir.

Si un individu n'est rien la société sera n'importe quoi. Seul l'individu peut justifier sa propre existence, aucun objet étranger ne pourra lui apporter son salut.

Toute conception collective relègue la subjectivité à la cause.

Malgré la rigidité de la tyrannie, l'opposition démontre que dans le monde l'erreur est possible et que le tyran peut se tromper. Ce qui distingue la guerre et la politique de n'importe quelle autre technique, c'est que le matériel utilisé est humain.

Aucune transformation future ne pourra concilier l'ambiguïté qui gît dans tout homme.

La liberté ne sera jamais donnée mais toujours conquise.

L'homme et l'histoire sont "des totalités dés-totalisées", c'est-à-dire que la séparation n'exclut pas la relation et inversement.

Il peut y avoir une action commune entre certaines politiques mais la différence doit toujours être morale en premier lieu.

La fin ne justifie pas les moyens, plus encore lorsqu'elle se fait présente, si elle est totalement révélée au cours de l'entreprise.

Force est d'affirmer l'existence du présent si l'on ne veut pas que toute la vie se définisse comme une fugue vers le néant.

Dans la mesure où nous ne participerons pas dans le temps qui s'écoulera au-delà de l'événement que nous espérons, nous ne devons rien attendre de ce temps pour lequel nous avons travaillé ; d'autres hommes vivront en lui leurs joies et leurs peines. Les tâches doivent trouver leur fin en elles-mêmes et non dans une fin mythique de l'histoire.

Il ne faut pas confondre l'ambiguïté avec l'absurdité.

Déclarer que l'existence est absurde, c'est nier que l'on peut donner un sens ; dire que c'est ambigu c'est proposer que le sens n'est pas fixe, qu'il doit être conquis sans cesse. L'absurdité récuse toute morale, de même que la rationalisation issue du réel ne donne pas lieu à celle-ci.

Au moment du rejet (à un régime par exemple) l'antinomie de l'action s'efface, le moyen et la fin se réconcilient.

Mais l'antinomie réapparaît à partir du moment où la liberté s'exerce à nouveau pour des fins qui se réaliseront plus tard dans le futur.

Il ne faut pas nier le scandale de l'ambiguïté ni celui de la violence, leur conciliation dans la négation est fautive.

La violence se justifie seulement lorsqu'elle ouvre des possibilités concrètes à cette liberté qu'elle prétend sauver.

La valeur d'un acte n'est pas dans sa conformité avec le modèle extérieur mais avec sa vérité intérieure.

Dirais-je la vérité pour libérer la victime ? Tout d'abord il sera nécessaire d'avoir créé une situation telle que la liberté soit supportable et que l'individu trompé trouve, à son tour, ses raisons qui l'aident à espérer.

L'homme est un homme à travers des situations dont la singularité est précisément d'être universelle.

Nous récusons toute condamnation, ainsi que toute justification a priori des violences exercées en vue d'une fin valable.

La mort d'un homme est incommensurable par rapport à la vie d'un homme à venir.

La rébellion doit tendre à la libération finale même si celle-ci ne s'entrevoit pas, elle doit continuer d'agir pour empêcher toute fautive réconciliation.

La méthode consiste à confronter dans chaque cas les valeurs réalisées et les valeurs entrevues, le sens de l'acte avec son contenu.

Une action qui désire servir l'homme se doit de ne pas l'oublier en chemin ; si on choisit de la réaliser aveuglément, on perdra son sens ou celle-ci prendra une signification imprévue, car, le but n'est pas fixé une fois pour toutes mais se définit tout au long du chemin.

Lorsqu'un individu ou un parti choisit de triompher à n'importe quel prix, c'est le triomphe même que cet individu ou ce parti a choisi comme fin.

La morale doit redevenir effective afin que devienne difficile ce qui était facilité.

On doit empêcher que la tyrannie et le crime ne s'installent triomphants dans le monde. La conquête de la liberté est son unique justification, par conséquent, en s'opposant à ceux-ci, elle doit maintenir de façon très vive l'affirmation de la liberté.

L'individu justifie son existence par un mouvement qui, comme la morale, jaillit de son cœur et se termine hors de lui.

Tant dans la construction que dans le rejet d'une situation, il s'agit de reconquérir la liberté sur la facticité contingente de l'existence, c'est-à-dire, de reprendre le donné comme ce qui doit être aimé par l'homme et qui est là au début sans raison. Une telle conquête jamais ne s'accomplit, la contingence demeure et, pour affirmer sa volonté, l'homme est toujours obligé de faire surgir dans le monde le scandale de ce qu'il ne

désire pas. Mais, plus encore, cette portion d'échec est la propre condition de la vie. On ne pourra rêver son abolition sans rêver au point de la mort.

Ceci ne signifie pas qu'on doit consentir à l'échec mais que l'on doit consentir à lutter contre lui sans relâche.

Sommaire

| | |
|---|---|
| Ethique Existentielle | 1 |
| Le contenu objectif de l'acte moral | 2 |
| Le formel | 3 |
| Liberté et Libération | 4 |
| L'action | 4 |